

Réouverture d'un *opus magnum*

La connaissance sociologique, Volume 1 : dialectique et société
de Michel Freitag Liber, 359 p.

Pierre-Alexandre Fradet

Number 239, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2012). Review of [Réouverture d'un *opus magnum* / *La connaissance sociologique*, Volume 1 : dialectique et société de Michel Freitag Liber, 359 p.] *Spirale*, (239), 58–60.

Réouverture d'un *opus magnum*

PAR PIERRE-ALEXANDRE FRADET

LA CONNAISSANCE SOCIOLOGIQUE

Volume 1 : dialectique et société

de Michel Freitag

Liber, 359 p.

D'abord publié aux éditions Saint-Martin (Montréal) et à celles de L'Âge d'Homme (Lausanne), le premier volume de *Dialectique et société* retrouve chez Liber toute sa couleur initiale, en même temps qu'il s'enrichit d'ajouts non négligeables. En plus de comporter de nombreuses annexes, témoignages directs d'un souci codicillaire, il opère un réaménagement des sections et une requalification des thèmes.

À une longue introduction intitulée « Entre Kant, Hegel et Kuhn : les ambiguïtés de la "pratique" et de son rapport à la "théorie" et à la "réalité" », Freitag — dans cet ouvrage posthume — substitue un chapitre au titre plus simple et pertinent, celui de « Théorie et pratique » ; en lieu et place d'une section qui porte sur « l'inconfort des sciences humaines », il en insère une qui traite de la « connaissance scientifique et [des] modalités ontologiques de la réalité » ; alors qu'étaient fondues en un seul titre *La connaissance sociologique* et sa suite, *Introduction à une théorie générale du symbolique*, il fait paraître l'une et l'autre en des volumes distincts ; enfin, et ce n'est là qu'un exemple de plus, du sous-titre qui s'énonçait d'abord *Note sur le pragmatisme et sur la réintégration « épistémologique » de Kuhn par Stegmüller*, Freitag ampute la première partie puis effectue l'ajout suivant : *vers la mise à plat pragmatique du problème de la connaissance*. Banales, anodines et formelles, les modifications du livre ? Ce serait trop peu dire, si l'on tient compte de l'intention qui animait l'auteur et des nuances multiples qu'il a apportées

dans la récente édition. C'est que le sociologue a cherché à rendre plus éloquent, à faire gagner en précision et à compléter avec soin — ce qui n'est pas sans conséquence — de nombreux sous-titres et extraits de son ouvrage. Un bref retour sur l'orientation générale de sa pensée permettra de mieux mesurer la portée de son geste.

DE L'ONTOLOGIE À L'ANALYSE CONCRÈTE

Bon nombre d'interprètes ont déjà consigné les grands moments du corpus freitagien¹. On pourrait mentionner, pour en rappeler laconiquement la nature, qu'il gravite autour de deux axes centraux, l'un d'ordre fondamental, l'autre d'ordre concret. L'effort philosophique de Freitag consiste d'abord à décrire la réalité sociale-historique en défendant une position intermédiaire entre l'individualisme (Weber) et le holisme (Durkheim). Pour lui, l'unique façon adéquate de rendre compte de la société est de penser l'interaction constante entre l'individu et la totalité dans laquelle il évolue.

Cette prise en compte de la relation sujet-objet, cette attention vive à la réciprocité

des contraires explique pourquoi la sociologie freitagienne peut être qualifiée de « dialectique ». Aux yeux de Freitag, à vrai dire, un nécessaire « rapport d'objectivation » relie le sujet et l'objet et leur fait acquérir un sens dans une incessante médiation. L'individu n'est pas autonome d'autrui, du langage symbolique et des normes sociales : ce n'est qu'à travers ce langage et ces normes et par rapport à autrui qu'il s'exprime et se définit. Corrélativement, on ne doit pas le



confondre avec le sujet passif qu'auraient vu en lui certains structuralistes, car il est en mesure de juger la valeur des normes qu'on lui prescrit et de les assumer librement. Bref, Freitag place à la base de son ontologie l'idée que le sujet n'établit son horizon de sens que par opposition à ce qu'il n'est pas, au cœur d'un devenir où il se trouve immédiatement impliqué.

Mais la sociologie du penseur québécois n'a pas qu'une dimension théorique : elle comporte aussi, même dans ses traits les plus fondamentaux, maintes références au présent. Ainsi, dans *Le naufrage de l'université*, ouvrage récompensé par le Prix du Gouverneur général en 1996, Freitag s'efforce de mettre en lumière le caractère technocratique et opérationnel récemment insufflé aux

Fréquemment associée à l'École de Montréal, la sociologie freitagienne aborde la postmodernité moins comme un état de fait que comme la condition vers laquelle la société converge, emportée dans un élan de mutation. À la transformation en profondeur qui en résulte correspond un nouveau mode de régulation et de reproduction de la société, que Freitag nomme « décisionnel-opérationnel ». Quatre domaines précis en portent clairement l'empreinte. « *Le premier touche à la structure même de l'État, qui tend à perdre son unité formelle-légale de fonctionnement et son imperium à mesure que s'étendent ses domaines de responsabilité et que se diversifient ses modes formels d'intervention. Le pouvoir réglementaire propre aux différentes administrations, services et*

revendications d'aujourd'hui se fragmentent et se sectorisent. Conséquence du fractionnement croissant des intérêts et de la manière dont on les gère : on privilégie plus que jamais le langage des droits, des bénéfices et des avantages, réclamés à cor et à cri par une part de plus en plus circonscrite de la population. Le quatrième et dernier domaine de transformation ciblé par Freitag a trait à l'identité individuelle et collective. « *Toute participation à la société et à son historicité, écrit-il, étant médiatisée par la participation à une multitude de rapports de force et de procédures de décisions particulières et de plus en plus contradictoires [...], on assiste à un effritement de la personnalité ou de l'identité transcendante* ». Une fragmentation des identités et des forces, un élargissement du contrôle social et de l'exigence d'efficacité technique, voilà donc vers quoi tendraient nos sociétés postmodernes et vers quoi également, à en croire Freitag, elles continueront de tendre si l'homme oublie qu'il ne tient qu'à lui de mettre un frein à cette marche.

Fréquemment associée à l'École de Montréal, la sociologie freitagienne aborde la postmodernité moins comme un état de fait que comme la condition vers laquelle la société converge, emportée dans un élan de mutation...

sciences sociales et à l'université en général. Dans *L'impasse de la globalisation*, il retrace les grandes étapes de l'évolution du capitalisme en vue d'imaginer à quoi pourrait ressembler la planète une fois libérée de ce régime. Enfin, dans *Le monde enchaîné*, ouvrage dirigé de concert avec Éric Pineault, il tente de montrer « *comment un accord qui ne visait officiellement qu'à déréglementer les investissements, d'abord entre les pays membres de l'OCDE, puis, progressivement, au niveau mondial, devait conduire, en fait, à l'abolition de la capacité législative, administrative, politique et judiciaire des États signataires, et ceci, dans tous les domaines où cette capacité politique pouvait interférer [...] avec les intérêts du capital* ». Freitag se fait donc un point d'honneur d'appliquer ses théories à une matière concrète, ce qui devient évident au reste lorsqu'il vitupère le technocratisme postmoderne.

agences publiques ou semi-publiques s'étend au détriment du pouvoir proprement législatif et judiciaire. »

Reliée à la société civile, la seconde sphère identifiée par Freitag est celle où l'on voit se constituer des monopoles et oligopoles dont l'influence politique, économique, sociale et culturelle atteint un niveau sans précédent. Ces monopoles et oligopoles « *n'obéissent plus à une logique économique, elles s'engagent dans des stratégies de contrôle à caractère essentiellement politique ou du moins parapolitique.* » Relativement aux intérêts des divers membres du corps social, Freitag relève aussi, outre ce second point, une évolution notable. Tandis qu'autrefois les luttes économiques impliquaient un discours sur les classes sociales et constituaient un enjeu global et universel autour duquel se ralliaient un ensemble d'individus, les

POURQUOI RELIRE FREITAG ?

Les deux axes centraux autour desquels s'articule l'œuvre freitagienne sont, du point de vue théorique, l'approche dialectique qu'il adopte et, du point de vue pratique, l'examen des phénomènes concrets qui caractérisent la société postmoderne. Ces axes constituent des pivots analytiques de *La connaissance sociologique*, dans laquelle l'auteur met en place d'importants concepts et thèses qu'il approfondira dans la suite de *Dialectique et société*. Préambule d'une œuvre qui comprendra cinq volumes, *La connaissance sociologique* n'est toutefois pas qu'un chantier de prolégomènes : Freitag cherche aussi à y montrer, de bout en bout, combien les sciences humaines sont dans l'erreur lorsqu'elles tentent de mouler leur méthode sur celle des sciences naturelles. Comme l'indique l'auteur dans le chapitre 6, « *[l]e développement des sciences humaines s'est [...] effectué sur la base d'une opposition entre théorie et pratique, fait et norme, qui renvoyait à son tour à l'accomplissement historique d'une séparation de la société et de la nature* ». S'il convient de préserver une

certaine distinction entre théorie et pratique, il importe aussi de garder en tête que la théorie *s'inscrit dans les pratiques sociales elles-mêmes*, qu'elle en est un moment. Car toute théorie et toute science trouvent nécessairement leur moyen d'expression dans le langage d'une communauté historique et leur objet dans les phénomènes qui caractérisent une époque.

En infléchissant leur méthode dans le sens du positivisme, les représentants des sciences humaines ont recouvert ce fait. Ils ont agi comme s'ils pouvaient se hisser au-dessus de la mêlée, comme s'il leur était possible d'atteindre une position de surplomb objectif par rapport au réel. Cette fâcheuse attitude les a menés à « *exclu[re] la possibilité d'une science de l'ordre humain, social et historique compris dans sa spécificité comme ordre de*

dans lequel apparaissent les thèses. D'autre part, à une époque où les exigences de spécialisation s'accroissent, où le contrôle s'étend pour atteindre des instances de plus en plus singulières et variées (par exemple, celle de l'administration scolaire) et où les luttes syndicales se dispersent sans cesse davantage, on doit admettre que la pensée de Freitag ne s'est pas décatie et que les voies de sortie qu'elle suggère, impliquant le développement d'une réflexivité critique et globale, méritent de nouveau attention. Un contact renouvelé avec l'œuvre freitagienne permettra par ailleurs de répondre à une objection de taille, selon laquelle les thèses de Freitag n'ont qu'une valeur apparente puisqu'elles reposent sur un usage de concepts équivoques, dont celui de postmodernité. Le sociologue, pourtant,

ne réduit la compréhension des faits sociaux ni à l'action individuelle ni aux structures qui la régissent; de sorte qu'il peut tenir compte de ce qu'une pression sociale s'exerce sur l'homme (condition de l'analyse objective des normes), tout en reconnaissant la possibilité de choix qui s'offre à ce dernier (condition de l'émancipation humaine). Parallèlement, Freitag évite de s'enliser dans l'éternelle question de savoir si l'individu ou la société constitue l'entité explicative ultime. Pour l'auteur, on peut tout au plus dire que le sujet et la société se supposent l'un l'autre : l'horizon de sens de l'individu se forme grâce à un langage social et un ensemble de normes partagées, tandis que la société suppose des individus à qui transmettre ce langage et ces normes.

Abstraction faite de Fernand Dumont, nombreux sont ceux qui auraient peine à identifier sur-le-champ un sociologue québécois aussi actuel et reconnu que Michel Freitag, et plus nombreux encore, paradoxalement, ceux qui se démèneraient pour évoquer de mémoire la moindre thèse freitagienne. Ne serait-ce pas là la preuve que le sociologue a fait montre de lucidité en affirmant que « *[s]a théorie générale [...] est restée une sorte de nuage qui s'étire au-dessus des sciences sociales officielles, une vague rumeur parmi les débats qu'organisent les associations de chercheurs dans leurs réseaux* » ? Mais n'est-ce pas là aussi l'indice que le temps est venu d'ouvrir, de revisiter ou tout au moins d'accorder une plus grande attention, fût-ce pour y jeter l'anathème, à l'œuvre d'un grand penseur dont on parle beaucoup mais qu'on lit si peu ?

Freitag évite de s'enliser dans l'éternelle question de savoir si l'individu ou la société constitue l'entité explicative ultime. Pour l'auteur, on peut tout au plus dire que le sujet et la société se supposent l'un l'autre

parole, de pensée et d'action signifiante, un ordre de nature subjective et intrinsèquement expressive et normative. » Souhaitant faire contrepoids à ce geste d'exclusion, Freitag nous invite à comprendre les sciences humaines comme une démarche de *réflexivité critique*; il nous convie à envisager les faits sociaux, non comme des structures réifiées, mais comme les étapes d'un procès historique sur lesquelles le scientifique doit tâcher de s'exprimer, dans le cours même de ce procès.

Qu'il s'impose aujourd'hui de relire l'œuvre sociologique et critique de Michel Freitag, cela peut être confirmé par plus d'une raison. D'une part, des divers remaniements qu'a opérés l'auteur dans la récente édition de *Dialectique et société* découlent à la fois, très favorablement, une épuration de la forme textuelle, un gain d'exactitude et une restructuration intuitive de l'ordre

n'use pas de ce terme en le maintenant dans le flou dont il s'entoure trop souvent. Il ne laisse pas en suspens la question de savoir s'il renvoie chez lui à un mélange de genres artistiques, à l'acte de citer le passé en architecture, à l'éclipse des métarécits (Jean-François Lyotard) ou bien encore à une faillite des fondements conduisant droit au nihilisme (Gianni Vattimo). C'est au mode de régulation décisionnel-opérationnel que Freitag réfère par le terme de postmodernité, et à ce mode précisément.

L'autre raison pour laquelle l'œuvre freitagienne requiert de nos jours une lecture soignée touche à sa dimension dialectique. En faisant autant droit, dans son ontologie, à la liberté individuelle qu'à l'univers social dans lequel elle s'exprime, Freitag dégage une voie mitoyenne qui contourne les excès du structuralisme et de l'existentialisme². Il

1. Voir notamment Manfred Bischoff, « Une brève présentation de la sociologie dialectique de Michel Freitag », *Économie et Solidarités*, vol. 39, n° 2, 2008, p. 146-153; Daniel Dagenais, « L'œuvre de Michel Freitag dans la théorie contemporaine », *Sociologies* [En ligne], Découvertes/Redécouvertes, Michel Freitag, mis en ligne le 27 décembre 2010. URL : <http://sociologies.revues.org/index3396.html>
2. Il va de soi, malgré ces excès, que tous les structuralistes et tous les existentialistes ne se sont pas bornés à invalider ou exalter au sens strict la liberté de l'homme; ainsi, par exemple, bien que Foucault ait été structuraliste, son œuvre tardive témoigne d'un certain retour au sujet.